

Le dispositif liturgique du temple Saint-Martin

Au gré de la découverte des symboles du temple Saint-Martin

Deuxième partie

En pénétrant dans le temple Saint-Martin, la vision de l'autel s'impose à tous les regards. La malheureuse dépose, et la disparition subséquente des grilles qui délimitaient l'espace et qui formaient ce qu'on nomme le «parquet» dans les temples réformés¹ accentue encore cette impression. Notons que le dispositif complet voulu par l'architecte de la ville de Montbéliard Frédéric Morel-Macler dans la première moitié du XIXe siècle se retrouve dans le temple de Présentevillers. L'installation du nouvel autel en 1827 provoque quelques remous entre le conseil municipal qui a commandité les travaux de restauration et les autorités de la paroisse qui n'ont visiblement pas été consultées. Une correspondance est échangée entre les deux instances² : l'une, le consistoire, regrettant l'ancien autel de pierre «que son emploi a sanctifié et que son antiquité rendait respectable», et l'autre, représentée par son maire, arguant que le nouvel autel de bois «est plus convenable au temps où nous vivons». L'argumentation roule sur des questions d'autorisation, de consultation et de préséance, voire de conformité au goût du jour, mais néglige toute considération théologique. Dont acte. Dans quelques notes rassemblées par Ch. H. Bach³ dans une brochure largement répandue dans les paroisses, on lit: «Une église luthérienne comporte une nef où les fidèles prennent place et un chœur où se trouve l'autel. Ce dernier est le symbole de la présence de Dieu. On y célèbre la sainte cène. C'est devant lui que le pasteur officie.» Incidemment, l'auteur de la brochure précise que l'autel est en forme de table ou de tombeau. Ce sont là autant d'affirmations péremptoires qui dissimulent de gros problèmes théologiques. Relevons simplement que l'architecte Heinrich Schickhardt a précisément et explicitement conçu une église sans chœur⁴ dotée d'une simple table de pierre; ce type d'autel se retrouve dans de nombreux temples du Pays de Montbéliard. Schickhardt se situe dans le prolongement de la Réforme qui refuse non seulement la prolifération des autels dans les lieux de culte, mais qui encore retrouve la forme de la table pour signaler que l'idée d'un renouvellement du sacrifice du Christ est fondamentalement récusée. La Réforme renoue avec la disposition intérieure des églises domestiques des premiers temps du christianisme⁵ où les chrétiens aisés reçoivent la communauté dans leurs maisons construites sur un modèle largement répandu: une table carrée en pierre, nommée *cartibulum*, supportant les vases et ustensiles de cuisine, se trouve en arrière du bassin, au milieu de l'atrium. La table rappelle la communauté de table largement pratiquée de son vivant par Jésus et donc la communion avec le Christ vivant qui édifie une communauté fraternelle. Biéler rappelle que «L'accent principal n'est pas encore mis sur la crucifixion, comme il le sera dans le culte du moyen âge, ce qui donnera à toute la piété – et à l'architecture du sanctuaire- son caractère pénitentiel accusé. L'assemblée est réunie par le

¹ Bernard Reymond, *L'architecture religieuse des protestants*, Labor et Fides, Genève, 1996, pp. 80ss. .

² Document retranscrit et aimablement communiqué par l'historien André Bouvard.

³ Ch. H. Bach, *Notre Eglise. Sa foi et son organisation*. Paris, 1935 (nouvelle édition revue), p.39.

⁴ André Bouvard, *La construction du temple Saint-Martin*, Société d'Emulation de Montbéliard, 1986.

⁵ André Biéler, *Liturgie+architecture. Le temple des chrétiens*, Labor et Fides, Genève, 1961, pp. 33-34.

Ressuscité, ce n'est pas la croix qui domine.»⁶ Pour ces premières générations, la question est de savoir comment les chrétiens en participant à la table eucharistique deviennent membres du corps du Christ. L'archéologie met à jour ce type de table eucharistique dans des salles de réunion des chrétiens, en dehors de la fameuse maison de Doura Europos.⁷

Biéler remarque toutefois la tendance à la sacralisation d'un lieu auquel est attaché la présence divine: «On cherche, pour aller à la rencontre de Dieu, de préférence le tombeau d'un martyr. Car le corps de celui-ci a été habité par Dieu, puisqu'il a reçu du Saint-Esprit la force de confesser Jésus-Christ jusqu'à la mort. En construisant un autel sur les restes de ce corps, on est assuré de la présence du Seigneur qui vivait en lui. L'autel devient à son tour un «lieu saint».»⁸

Lorsque le christianisme gagne en reconnaissance officielle, à partir de Constantin, il est hors de question qu'il reprenne d'anciens temples ou édifie des sanctuaires apparentés par leur style ou leur architecture. Il construit donc des édifices du type de la basilique. La basilique civile est un édifice de forme rectangulaire avec trois nefs séparées par des colonnes et un hémicycle ou une abside qui abrite le trône ou la statue de l'empereur. L'édifice a un caractère semi sacré. La basilique abrite des audiences judiciaires, des marchés couverts, ou d'autres types de rassemblements. La basilique chrétienne voit l'abside occupée par la cathèdre de l'évêque, siège surélevé, d'où il peut voir l'assemblée (l'étymologie du mot *évêque* évoque la surveillance), l'autel se trouvant sur le même axe. Un chœur où ne pénètrent que les clercs est ainsi ébauché.

Schickhardt reprend le plan basilical et, tout naturellement, il crée une abside qu'occupe le prince. Une table de pierre est édiflée, mais la quasi-totalité des bancs est orientée en direction de la chaire accrochée au mur latéral, ce qui offre une disposition que Reymond définit comme le «quadrangle choral»⁹. Il est vrai que le processus n'est pas conduit jusqu'au bout, comme dans les temples réformés classiques où tout converge vers l'axe tracé par la chaire surplombant la table de communion; une tension subsiste: l'autel reste à peu près à son emplacement traditionnel, même si cet autel n'affecte plus la forme traditionnelle de l'autel, mais qu'il ressemble à une table à pied central. Le plan d'origine du temple Saint-Martin trahit ainsi plusieurs influences qui ne sont pas harmonisées. Cette tension est clairement et actuellement perceptible dans les temples d'Héricourt et de Saint-Maurice-Colombier où une rangée de bancs sous la chaire ne permet pas de voir le prédicateur; mais ainsi, personne ne tourne le dos à l'autel. L'autel revêt une charge symbolique forte dans le luthéranisme, alors même que la liturgie en vigueur dans la Principauté de Montbéliard est conduite par le pasteur du haut de la chaire, si l'on excepte l'invocation et la confession des péchés prononcées «à l'autel».¹⁰

⁶ André Biéler, *op. cit.*, p. 35.

⁷ Roselyne Dupont-Roc et Antoine Guggenheim, *Après Jésus. L'invention du christianisme*, Albin Michel, 2020, pp. 60 et 351.

⁸ André Biéler, *op. cit.*, p. 30.

⁹ Bernard Reymond, *op. cit.*, pp. 142-147.

¹⁰ Nous n'avons pu consulter que la *Liturgie ou manière de célébrer le service divin dans les Eglises de l'ancienne principauté de Montbéliard*, Levraut, Strasbourg, 1844, qui reprend et complète l'ancienne liturgie.

La restauration conduite par l'architecte Morel-Macler pousse jusqu'au bout la logique du plan basilical et abandonne la disposition plus spécifiquement protestante du plan centré. La Révolution française ayant annexé le Pays de Montbéliard et aboli l'ancien régime, l'abside n'a plus sa raison d'être de symbole politique, mais elle devient l'espace de la prise de parole ecclésiastique (comme dans la basilique chrétienne), avec la nouvelle chaire qui n'est pas adossée à la paroi, mais avancée en direction de la communauté. La chaire se trouve au cœur du dispositif des stalles, occupées non par le clergé, mais par les membres des autorités civiles et ecclésiastiques dûment élus. Les bancs sont disposés en rang d'oignon et cette disposition volatilise toute idée d'une communauté rassemblée au profit d'une masse d'individus tournés en spectateurs en direction d'un chœur presque vide.

Il est temps de nous arrêter à cet autel qui n'en a que les apparences, mais aucune des caractéristiques fondamentales: il ne comporte pas de pierre d'autel consacrée et ne possède pas davantage de reliques enfermées dans l'une de ses cavités. C'est un simple meuble, et donc, par définition, amovible. Il est juché sur une estrade, ce qui lui donne l'allure d'un autel classique auquel on accède par trois marches. Le dispositif liturgique du temple Saint-Martin mis en place au XIXe siècle est-il dicté par un symbolisme réfléchi ou n'est-il qu'un pastiche de la manière catholique-romaine? Le luthéranisme connaît au XIXe siècle une tendance sacramentaire qui réintroduit délibérément dans les églises l'autel aux formes catholiques; une tendance qu'on nomme «Haute-Eglise» met en avant la centralité de la cène et cherche à renouer avec bon nombre de pratiques d'avant la Réforme. C'est encore une tension qui traverse l'histoire du protestantisme et qui se traduit par des réalisations architecturales hésitantes, voire contradictoires. Dans sa monumentale étude sur le culte, Rober Will écrit : « *L'autel* protestant par contre n'est en principe qu'un meuble liturgique. Avec la belle insouciance qui caractérise son attitude cultuelle, *Luther* déclarait pouvoir se passer d'un autel qui n'avait plus aucune raison d'être, une fois que le sacrifice et le sacerdoce institutionnels étaient abolis. L'autel ne serait plus que l'antique «trapeza» servant à dresser la table du Seigneur. C'est ainsi que dans la chapelle de Torgau, construite en quelque sorte sous les yeux du réformateur, l'autel fut remplacé par une table monumentale sans buffet.»¹¹ Will relève, comme en passant: « Un autel sur lequel on ne présente pas de sacrifices à la divinité serait absurde.»¹² L'orthodoxie luthérienne du XVIIe admet qu'on puisse se servir des anciens autels catholiques. Le baroque luthérien invente d'ailleurs un dispositif liturgique tout à fait innovant et significatif, le *Kanzelaltar*, ou chaire-autel, qui est le pendant des maîtres-autels catholiques de la même époque.¹³ L'importance de la prédication est mise en scène et offerte à l'admiration des fidèles.

En tout état de cause, les conclusions proposées par Will restent valables: «La chaire est le symbole essentiel du culte protestant. Elle porte au loin la parole du prédicateur qui doit être celle de la Parole divine. Dans la basilique ancienne la chaire se trouvait au fond de l'abside; elle était le siège («cathedra») du prédicateur attitré de l'évêque. Plus tard, elle fut transférée au bord de la barrière («cancelli» = Kanzel) qui séparait le chœur de la nef. Elle s'installa dans l'ambon, galerie élevée au-dessus d'une arcade, d'où l'on faisait la lecture de l'Épître et de l'Évangile. A mesure que la

¹¹ Robert Will, *Le culte. Etude d'Histoire et de Philosophie religieuses*. Librairie Istra. Strasbourg, Paris, 1925. Tome deuxième, p. 335.

¹² *Ibid.* p. 336.

¹³ Bernard Reymond, *op. cit.*, p. 111.

prédication se détacha du service eucharistique, la chaire s'éloigna de plus en plus de l'autel. Après s'être cramponnée au coin formé par le chœur et le transept, elle s'adossa à l'un des piliers de la nef. Seuls les ordres mendiants lui attribuaient encore quelque importance; la Réformation lui rendit une nouvelle autorité, sinon sa place primitive dans le sanctuaire.¹⁴ La Réforme transforme, au début, la disposition générale à l'intérieur de l'église autour de la chaire qui reste à son emplacement médiéval, avant de proposer de nouvelles configurations de l'espace. Dans cette évolution, l'architecte Morel-Macler procède à un réaménagement rationnel de la disposition intérieure du temple et se situe dans le prolongement du style néo-classique qui préconise un retour aux formes architecturales de l'antiquité. L'ensemble que constituent les stalles, la sacristie et la chaire en sont une illustration parfaite. Des lignes épurées, sans fioritures, un décor de lambris à pilastres ioniques à peine profilés, un parfait équilibre géométrique donnent le ton. C'est le style officiel de la République, puis de l'Empire, et même, paradoxalement, de la Restauration. Comme le signale Reymond, cette architecture se voit assigner une fonction quasi idéologique: «elle devait inspirer à ceux qui la contemplaient ou y pénétraient de grandes idées rationnelles et morales, elle devait contribuer à «l'épuration des mœurs», au développement des vertus.»¹⁵ Ce style, dans le cas des églises, cédera devant la déferlante néogothique, mode à laquelle sacrifiera aussi Morel-Macler à la fin de sa carrière, en reconstruisant le temple d'Etobon.

Revenons à l'autel et à ses symboles, particulièrement au motif central dont il est orné. Deux palmes nouées par un ruban encadrent un cercle qui tient un peu de l'auréole. Deux feuilles d'acanthé se trouvent à la base de ce qui figure les pieds supportant le plateau de l'autel. Notons que ces deux colonnes dessinent la forme d'une table, ce qui n'est certainement pas fortuit. Les palmes sont signe de victoire. Comment ne pas faire le rapprochement avec l'épisode des Rameaux relatant l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem? Mais la signification à donner à ce symbole ne s'arrête pas là: on relève la présence de palmes dans les mains des martyrs, vainqueurs de la mort, déjà dans l'Apocalypse (7,9). Ces deux palmes conjointes évoquent-elles la couronne de divers feuillages (différents selon les jeux et les compétitions) qui récompense les athlètes et les poètes de l'antiquité? Cette image de la couronne est reprise dans plusieurs textes du Nouveau Testament (1 Corinthiens 9, 25, par exemple.) «Une couronne sur la tombe des martyrs disait l'honneur que l'Eglise leur réserve et la glorieuse récompense qui leur serait accordée dans l'Au-delà. C'est à cause de cela qu'elle devint le premier symbole de la sainteté.»¹⁶ C'est d'ailleurs dans ce sens-là que la couronne fleurdelisée entre dans la composition de la croix huguenote. La présence du cercle pourrait donc faire penser à une couronne. Précisément, qu'en est-il de ce symbole? Le cercle est le second des quatre symboles fondamentaux que sont le centre, le cercle, la croix et le carré; il est généralement symbole de perfection et de totalité. Dans la symbolique chrétienne, il y a reprise de l'*Annus*, de l'anneau, de l'année, puis application au Christ: Le Christ fait tourner l'ensemble de la création, et c'est autour de lui que toute la réalité créée tourne. Il se dégage de ce symbole une conception théologique du temps accompli dans et par le Christ au cœur du cosmos. En filigrane, c'est la conception de la croix, du sacrifice du Christ, comme centre du monde et de l'histoire. L'autel rappelle que par le sang du Christ s'effectue la religion, c'est-à-dire l'action de relier, de renouer les

¹⁴ Robert Will, *op. cit.* p.336-

¹⁵ B. Reymond, *op. cit.* , p. 113.

¹⁶ Edouard Urech, *Dictionnaire des symboles chrétiens*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1972, p. 44.

relations avec le ciel- relations que le péché avait rompues.¹⁷ En conséquence, tout converge vers l'autel dans lequel se concentre la signification du mystère du salut. La symbolique de la feuille d'acanthé est dès lors transparente, car elle dérive essentiellement des piquants de cette plante. La palme, nous l'avons vu, est un signe ambigu qui annonce à la fois la victoire sur la mort, mais également la mort prochaine du martyr. L'acanthé épineuse signale que les épreuves de la vie et de la mort, symbolisées par les piquants, sont victorieusement surmontées: le Christ, comme les héros antiques, a triomphé des difficultés de sa tâche. Encore une fois, un symbole païen, se trouve pour ainsi dire, baptisé.

Si le motif qui encadre la porte sud du temple a pu être soupçonné d'être le produit d'une érudition mélangeant les sources bibliques et antiques, il en est de même du motif de l'autel qui est tout sauf transparent aux yeux du profane. La meilleure preuve en est que ce motif est abandonné dans les autres autels tombeaux de la région où seul l'agneau ligaturé est représenté en médaillon; ce symbole est plus aisé à décoder. Il est intéressant d'observer que bon nombre des tables de communion des temples du Pays de Montbéliard sont, au cours du XIXe siècle, sont enfermées dans des caisses de bois figurant un autel. La lecture de la Liturgie en usage dans le Pays de Montbéliard permet de comprendre cette transformation. L'accent des prières et des textes de la célébration de la Sainte cène repose unilatéralement sur une vision sacrificielle de la mort du Fils de Dieu qui a satisfait à la justice divine. Il n'est plus question d'une communion au Christ vivant, pas plus que d'une communion fraternelle de table. Dans l'ouverture de la célébration du rite, le ton est immédiatement donné: «Cet auguste sacrement a été particulièrement institué en faveur des pauvres pécheurs pénitents, qui reconnaissent et qui sentent leurs péchés, dans le fond de leur cœur, qui redoutent la colère de Dieu et la mort éternelle, et qui ont faim et soif de la justice.¹⁸» Les paroles de l'Institution sont entrelardées de commentaires induisant une piété bien spécifique: «Puisque j'ai pris votre cause en main, et que je me suis chargé de vos péchés, je m'offrirai moi-même à la mort, pour les expier, et je répandrai mon sang, pour vous mériter la grâce divine.»¹⁹

Cum grano salis, l'architecte Morel Macler n'a-t-il pas mieux compris la Liturgie du Pays de Montbéliard que les pasteurs eux-mêmes? Les autels qu'il édifie concordent en tout cas avec le type de piété sacrificiel nourri par un culte tout entier tourné vers une contemplation du Christ crucifié.

«Comprendre la peinture mythologique, entendre la peinture religieuse, déchiffrer la peinture d'histoire n'est possible ou pensable que dans le cas où le regardeur sait déjà ce qu'il y a à voir; à défaut, il ne le devinera pas avec l'aide de l'image seule. L'image est un pense-bête, soit pour se souvenir quand on sait déjà, soit pour apprendre, quand on ignore, sous la direction de qui initie l'impétrant (...).»²⁰

¹⁷ Gérard de Champeaux. Dom Sébastien Sterckx o.s.b. , *Le monde des symboles*. Zodiaque, 1966, pp. 395ss..

¹⁸ *Liturgie, op. cit.* , p.291.

¹⁹ *Ibid.*, p. 292.

²⁰ Michel Onfray, *Le crocodile d'Aristote*, Albin Michel, Paris, 2019, p. 10.